

ÉCRIRE

Analyses :

Chloé Bappel – L'aventure par les gestes.

Anne Wambergue – Les objets intermédiaires,
une question de temporalité.

Étienne Beaudouin et Simon Deniboire – *Moby-Dick* ou la chasse aux sons.

Christine Bielle – Intelligence collective, une
question d'espace de travail.

Tomas Smith – Charge de rupture.

La charge de rupture est la résistance d'un corps solide jusqu'à sa fracture sous l'effet d'une tension. C'est comme un point de non-retour lorsque la matière cède et se brise dans sa continuité. C'est, de fait, une fatalité, puisqu'on ne peut tester indéfiniment les limites d'un organe sans qu'il ne finisse par rompre. C'est un peu le *Pequod* percuté par Moby Dick ; il sombre. Si on revient longtemps en arrière : c'est un peu Ismaël lorsqu'il choisit de quitter la terre. Sa charge de rupture atteint bientôt sa limite de résistance. Il lui faut embarquer ou mourir. Alors, il prend la mer et se décharge. Ismaël, c'est ce fil rouge du roman, à l'épreuve de l'usure du temps et de la tâche. Il absorbe la force et la contrainte, aussi la crainte et l'angoisse. Il est ce fil, ce narrateur qui est à la fois tendu, tiré, noué, mais il survit ; ça ne cède pas. Le narrateur déjoue sa charge lorsqu'il embarque, il évite sa rupture. C'est là qu'il donne l'histoire – au sens qu'elle existe, maintenant, sous nos yeux et dans nos mains – et il continue de résister jusqu'au naufrage. C'est encore là qu'il donne l'histoire, que la boucle se referme entre « Mirage » et « Épilogue », que l'« Épilogue » devient prologue. C'est ce fil indestructible, sa charge de rupture toujours repoussée, jamais atteinte, qui en fait une histoire sans fin, un cycle donc : Ismaël raconte son départ, son aventure, son retour – mais dès la première ligne du roman, il est déjà ce rescapé qu'il deviendra, cet « orphelin¹ » repêché, un survivant – pour être à même de raconter son départ, son aventure, son retour. Ainsi de suite. Le fil devient la boucle, qu'on pourrait pincer à tout endroit. *Moby-Dick* devient ce roman à 360° qu'on pourrait entamer à n'importe quelle page², lire pour revenir toujours au même point. C'est, peut-être, aussi en cela que se joue la tragédie. Dans ce perpétuel recommencement, il n'y a pas d'échappatoire. Alors, *Moby-Dick* devient éternité : une masse absurde³.

1. C'est le mot de la fin du roman. Herman Melville, *Moby-Dick ou le cachalot*, Gallimard, La Pléiade, 2006, p. 624, traduction Philippe Jaworski.
2. Si on ne peut évidemment lire *Moby-Dick* que dans un sens, on peut cependant s'imaginer pouvoir le lire à partir du deuxième jour de chasse, pour en finir la lecture au premier jour. On casserait en deux, de fait, l'ascension psychologique des personnages, notamment la fureur grandissante du capitaine Achab ; mais de toute façon, « à la fin », tout l'équipage disparaît.
3. « Absurde » : Qui commence à penser la nature mécanique de l'existence. Le temps qui passe nous rapproche, jour après jour, de la mort. L'absurde descend de la collision entre l'homme et son incapacité à comprendre le monde sans lui. Il résiste à une interprétation rationnelle. A-t-il un sens ? En guise d'épilogue – à contre-sens de la circularité de *Moby-Dick* – j'allais moi-même dangereusement vers la limite de ma charge de rupture. Avant d'embarquer, j'allais craquer. J'allais étouffer, implorer, me désintégrer comme une vieille corde nouée (une corde perd environ 40% de sa charge de rupture pour chaque nœud qui la compose. Je crois pouvoir avancer qu'il en est de même pour un nœud au sens figuré : dans la gorge, les tripes). Mes nerfs, mon corps, ma raison, résistaient sous le poids d'une angoisse indiscernable, mais violente. J'étais un peu ce naufragé qui flotte sur un cerceuil-bouée à la dérive, attaché avec trois tours morts autour du cou. Paralysé. Mais, le projet *Moby-Dick*, son équipage, m'ont repêché et ramené à terre. Ils m'ont emmené vivre. Ils m'ont fait lire pour vivre une aventure. C'est l'histoire de *Moby-Dick*, un peu la mienne à l'envers : elle commence pieds perdus dans l'eau salée, froide, instable et corrosive. Elle se finit là où commence le roman. On a coupé la corde qui me rattachait au cerceuil — pas si solide en définitive, ou forts sont mes amis — pour rejoindre la boucle, entamer un autre cycle, en état de choc mais fort d'une équipe qui avance au coude à coude. Je n'ai plus de corde. J'ai pied. Je n'ai plus seulement deux bras, j'ai ceux des autres. Je suis paré à l'aventure. Maintenant je suis prêt au voyage, je peux suivre la carte de tous les possibles.

EGKI
WOBA-DICK